

# Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

38 (avril 2005)

La formation de D'Alembert

Pierre Chartier

## Denis DIDEROT, Contes et romans

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Pierre Chartier, « Denis DIDEROT, Contes et romans », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 38 | avril 2005, mis en ligne le 09 avril 2009, Consulté le 06 février 2012. URL : <http://rde.revues.org/index4515.html>

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rde.revues.org/index4515.html>

Document généré automatiquement le 06 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Pierre Chartier

## Denis DIDEROT, Contes et romans

- 1 Denis DIDEROT, *Contes et romans*, édition publiée sous la direction de Michel Delon, avec la collaboration de Jean-Christophe Abramovici, Henri Lafon et Stéphane Pujol, Bibliothèque de la Pléiade, Editions Gallimard, 2004, 1300 pages.
- 2 La Pléiade avance lentement, dit-on, mais sûrement. Pour Diderot, c'est une vraie course de lenteur. Mais cessons de gémir, car enfin « il » paraît ! Le nouveau Diderot Pléiade est « sorti » ! « Ce livre, écrit Michel Delon, inaugure une série de quatre volumes consacrés à l'œuvre de Diderot. » (« Note sur la présente édition », p. LIII). Curieuse inauguration, réitérée à soixante-neuf ans d'intervalle : 1935- 2004. C'était, en effet, un phénomène éditorial un peu insolite que ce numéro vingt-cinq de la célèbre collection de la maison Gallimard, seul et unique volume des Œuvres dû, quelques années avant que n'éclate la Seconde Guerre Mondiale, aux soins d'André Billy. Sans entrer dans des considérations érudites dont il n'avait ni les moyens ni le souci, ce volume signalait assez bien alors, auprès du public cultivé, la situation du mal-aimé par excellence des Lettres françaises, le fameux encyclopédiste des Lumières, auteur discuté, philosophe souvent déprécié, plus que suspecté par l'establishment universitaire, chrétien et mondain. Or, à n'en pas douter, la grande édition d'Assézat et Tourneux (1875-1878, 20 volumes), qui avait marqué à tant d'égards un si décisif progrès, devait être revue, complétée, mise au jour. On avait pu entre temps accéder à nombre de titres de Diderot jusque là inconnus, méconnus, ou falsifiés, dont le moindre n'était pas Le Neveu de Rameau. Certains, à son image, étaient à l'évidence des chefs d'œuvre. Comme nul autre en son temps Diderot éclairait de la hardiesse généreuse de son esprit des espaces plus vastes encore, et plus dialectiquement liés, plus nuancés aussi, qu'on ne pouvait auparavant l'imaginer. Sa prose, dans sa diversité, n'avait rien à envier aux plus belles. Une nouvelle édition « complète » s'imposait pour le nouveau siècle, le XXe. Manquaient le concours des savants, les manuscrits répertoriés, une méthode mûrement réfléchie, toutes choses dont les conditions devaient être réunies après les années quarante, à la suite des travaux d'Herbert Dieckmann sur le fonds Vandeul. Ces travaux, et quelques autres, ont donné l'élan nécessaire à la fédération de ce qui était déjà engagé, et ont permis aux nouveaux chercheurs, de plus en plus nombreux, des avancées considérables. Scientifiquement, le pas était franchi. Il fallait y joindre la volonté intellectuelle d'en faire part, le plus clairement et le plus largement possible.
- 3 On saisit mieux l'intérêt et les limites de l'édition Billy. Autour des contes, entretiens et romans, un florilège appréciable des productions de Diderot connues à cette date se trouvait réuni. Solution intermédiaire sans doute, cette publication, utile mais fragmentaire, valait première reconnaissance « officielle », à ce niveau, de l'écrivain et du penseur : une sorte d'acte militant, pour la rue Sébastien-Bottin. Une édition augmentée parut en 1946, autre date fort significative après la victoire durement remportée sur la barbarie moderne. Diderot pouvait et devait y jouer sa partie. Lui, l'ancien prisonnier de Vincennes, réputé dangereux libertin, condamné au bâillonnement public sa vie durant par la censure ; le polygraphe brouillon, inégal et vulgaire, voué à l'amour-haine de Barbey d'Aurevilly, qui le taxait après 1871 de crime de pro-germanisme ; le matérialiste athée moralisateur, forcément immoral et dépravé, dénoncé du haut de sa chaire par le professeur Emile Faguet, ne méritait-il pas autre chose que ces suspicions, ces sottises et ces mépris, ne serait-ce qu'en faveur de la haute estime où l'ont toujours tenu de grands écrivains et d'éminents esprits ? La Pléiade l'a cru, et c'est à son honneur. Mais, après avoir frayé la voie, comme méditative, elle se tut longtemps.
- 4 Tout lecteur de cette revue sait pourquoi et comment la connaissance de Diderot et de ses œuvres, d'abord si partielle, a crû de manière exceptionnelle au cours des dernières décennies. Dans le public, l'ignorance le cède peu à peu à l'intérêt, à l'admiration, voire à l'engouement, jusqu'à s'exposer à de comiques excès ; aux yeux de nouveaux « enthousiastes », Diderot ne passe-t-il pas en notre début du XXIe siècle pour un prophète quasi biblique, chantré avant la lettre des réseaux d'information numérisée, précurseur inspiré de la toile mondiale, solution idéale, comme chacun sait, à tous nos maux ? Plus sérieusement et plus concrètement, il ne

se passe pas d'année que l'on n'édite Diderot (qu'on ne le « joue », aussi, ou ne le « monte » sur toutes sortes de scènes, modestes et prestigieuses), librement (comme il l'aurait souhaité) mais anarchiquement, incomplètement, bizarrement parfois. Et pourquoi pas ? Il est plus que jamais vivant. Aussi bien le travail de fond, par ailleurs, ne cesse tout à la fois de se diversifier, de se ramifier et de tendre à la plus grande amplitude. Après l'édition de la Correspondance en 16 volumes, due à Georges Roth puis Jean Varloot, (1955-1970) ; après l'édition des Salons, par Jean Seznec et Jean Adhémar (1957- 1967) ; après l'entreprise des « Œuvres » dites mais non prétendues « complètes » de Roger Lewinter au Club du Livre, dont les mérites sont contrastés, mais indiscutables (1967-1973) ; après la parution de plusieurs travaux magistraux d'érudition et de réflexion universitaire qui ont restitué à Diderot son envergure et sa cohérence d'écrivain-philosophe dans la grande tradition française, un nombre considérable d'éditions de textes divers (comme celles de Jean Fabre, des « Classiques du peuple », de Jacques et Anne-Marie Chouillet, ou de Jacques Proust) ouvrent à la lecture la plus large de textes sûrs et documentés. Le moment n'était-il pas venu de la grande entreprise ambitieuse que méritait le XXe siècle ? Il le sembla lorsque fut lancée en 1975, sous les auspices d'Hermann, en souscription, une vaste et belle édition de 33 volumes, chronologique-thématique ; c'était, avec la bonne méthode de classement et d'exposition, et quelques défauts notables, pour certains inévitables, réserver ce monument aux bibliothèques et aux institutions ; c'était peut-être aussi le condamner financièrement, le temps passant, à s'interrompre avant la fin, laissant sans suite une vingtaine de volumes « hypercritiques » (pas tous, pourtant), et d'autres prêts, mais hélas en attente et donc, bientôt ou déjà, obsolètes... Alors que l'opération semblait enlisée, voilà (en 2005) qu'elle reprend, et devrait « bientôt » être achevée. Le tome 24 vient de paraître. Excellente nouvelle, mais qui ne débride pas, hélas, la situation éditoriale, car chaque volume coûte 150 €.

- 5 La majorité des lecteurs en est toujours réduite aux ersatz. Pour une appréhension d'ensemble, l'édition en cinq volumes fournie chez Laffont par Laurent Versini dans la collection «Bouquins », a le mérite, à défaut d'autres, de réunir a minima et à bas prix beaucoup de textes de Diderot mis au point ailleurs. On peut craindre, dans cette configuration, qu'il n'y ait, du moins pour l'instant, pas de place pour l'édition moderne sérieuse, à dimension ou vocation numérique, envisagée notamment chez Champion. Pour les mêmes raisons, à l'évidence, il n'y a pas de place pour une édition « complète » chez Gallimard. Les entreprises partielles ne cessent pas pour autant – au contraire même. Nous l'avons évoqué ici même à l'occasion de la publication par Michel Delon de divers contes, essais et entretiens en livres de poche, retombées nobles du travail pour la Pléiade. A cette occasion, j'avais vanté les vertus de l'extrême liberté combinatoire de ces productions concurrentes. Diderot sous toutes ses formes, dans le respect du savoir établi, cela va de soi, et sous tous les angles : bravo ! Cet exercice est salutaire – nous sommes plusieurs à le pratiquer bon an mal an, selon nos compétences respectives, dans l'intérêt même de Diderot et de ses actuels lecteurs, élèves, professeurs, étudiants, artistes, scientifiques, publics mêlés, croissants...
- 6 Mais, s'agissant d'œuvres « complètes », la question se trouve déplacée. Elle n'en est que plus fortement posée. Compte non tenu des difficultés pratiques, peut-on, doit-on proposer des éditions de Diderot faisant masse, faisant effet d'ensemble et de regroupement significatif (même de manière nécessairement critique, volontairement déceptive, toujours à revoir et améliorer, ou modifier) ? Si oui, à quel prix ? Car l'interrogation subsiste, pour beaucoup : Diderot a-t-il, au sens de notre temps, fait « œuvre » ? Ses écrits, livrés à cette postérité qu'il appelait de ses vœux, et dont il a joliment dit qu'il s'est toujours souvenu d'elle, s'entendent-ils les uns en fonction des autres ? Selon quelle logique ou quel illogisme, selon quelles lignes d'accord ou de fracture, selon quelles évolutions, et sur quels plans ? Voilà ce qu'il faut s'efforcer de montrer, ou à défaut de sérieusement discuter, sur la base d'une entreprise concertée. Il est vrai que, parallèlement à l'extension de l'espace d'accès public contemporain, un espace éditorial suffisant semble faire défaut à Diderot: on a vu que, vide en un sens, cet espace se trouve en un autre malencontreusement encombré. Il est en outre affaibli. Globalement, nul n'ignore que le doute plane sur le monde déprimé et blessé de l'édition française en lettres et sciences humaines, où sont pour l'heure rendues plus difficiles certaines

ambitions intellectuelles ou financières. Le danger, comme l'écrit un récent rapport, est « au cœur ». Au moins, si les faiblesses sont avérées, le fantôme du numérique allégué par certains n'a rien d'absolument inquiétant, notamment en ce qui concerne l'édition des grands classiques, il comporte même des aspects fort positifs, mais il complique la donne. Il faut oser, il faut être inventif et tenace, rigoureux toujours. Que Michel Delon, dans ces conditions, ait préparé et offert au public, dans la même collection de la Pléiade et sous le même numéro d'antan (nécessité technique, désir appuyé de reprise, heureuse rature), le « premier » volume, intitulé « Contes et romans », d'une « nouvelle » édition, on ne peut que l'en féliciter !

7 Hélas, rappelons-nous : quatre volumes sont programmés. Quatre seulement ? « Cette édition ne se veut pas exhaustive », prévient l'éditeur. « Elle ne prétend même pas proposer des œuvres presque complètes de Diderot. » (ibid). La modestie de l'euphémisme a le mérite, pour qui sait lire, de la franchise. Entre la longue suspension non loin du but de l'édition Hermann, puis sa reprise, Michel Delon revendique de ne proposer chez Gallimard qu'une « suite » incomplète, et même très incomplète, de textes justement célèbres, tous importants. Il concède volontiers la part d'arbitraire de ses choix, et assume avec une fermeté teintée de quelque fatalisme (me semble-t-il) l'ampleur limitée du « nouveau » Diderot de la Pléiade. C'est retrouver en effet la cote à demi taillée de l'édition Billy, transposée à la situation de 2004. Je compare avec le comparable : tels autres auteurs dont l'œuvre est vaste, complexe, déroutante, mal limitée, et qu'a su éditer, sans compter pages ni précisions, la même et imposante collection. Sur les écrits de Denis Diderot, le lecteur d'aujourd'hui en saura plus, beaucoup plus même que celui de 1935, mais pas tout, loin de là, et surtout pas, en l'occurrence, l'essentiel qui est entre les lignes : leurs liaisons, leurs entours, leur marche au fil des ans, leurs devenirs intriqués, solidaires, dessinant (avec ses flous et ses redites, admirables, émouvants, instructifs) le visage de l'auteur, l'air du monde et la puissance gaie d'une élaboration patiente et impatiente, faite de questions et de réponses, dans les textes et à leurs marges. Or ce souci du dessin général, répétons-le, c'est la part qui revient en propre aux responsables savants de toute édition un peu globale, afin que soit offerte de leur auteur une image d'ensemble, quelles que soient les coupes opérées – toujours la mort dans l'âme, n'en doutons pas. Que dire à cet égard de la présente édition des Œuvres de Diderot dans la Pléiade ? Michel Delon pare de son mieux dans sa Préface à des objections de cette sorte. Il expose avec talent la complexité fondamentale et l'esprit de l'œuvre diderotiens, non sans donner un aperçu très réussi de l'histoire de cette production ainsi que de sa réception jusqu'à ce jour. Mais voilà, il fallait couper, et répartir les restes.

8 Revenons donc à ces terribles coupes. Parmi les textes importants mis à l'écart, si l'on explicite l'information succincte donnée dans la « Note sur la présente édition » déjà citée, il faut compter un (grand ?) nombre de ceux qui touchent à la collaboration de Diderot à l'Encyclopédie comme auteur et comme éditeur, de nombreux textes sur les sciences et les arts, sur la politique, mainte production dite « de circonstance » – ce sont les plus révélatrices, parfois, que l'on aimerait notamment pouvoir rapporter à d'autres publications de circonstance devenues ou reconnues entre temps textes majeurs. Mais plus grave encore, sorte de crime pour un spécialiste, et lourd dommage pour un honnête homme, ou une honnête femme, qui consulte en libre amateur les volumes réunis, la production du Philosophe se voit tronçonnée selon des rubriques dont tout le travail des décennies passées a montré à quel point elles ne sont pas erronées, mais franchement fautives. Ce choix-là, opéré faute de mieux au nom de l'« opportunisme critique », n'a rien hélas d'une bévue. C'est une triste nécessité, devine-t-on, qui a fait suite peut-être à des discussions serrées, mais qui au bout du compte ressemble un peu à un péché contre l'esprit.

9 Jugeons-en. Dans la série de quatre volumes, donc, le premier dit « Contes et romans » – celui dont nous fêtons ici la sortie : il réunit, bien sûr, les « romans » et contes, sans L'oiseau blanc, sans la Satire première (présente dans l'édition Billy), sans l'Entretien d'un philosophe avec la Maréchale, promis sans doute à l'honneur des textes « philosophiques », à moins que l'on n'insiste sur sa proximité avec les Mélanges pour Catherine II (dont la dimension « politique » « de circonstance » n'échappe à personne), mais compte l'Entretien d'un père avec ses enfants (jugé moins « philosophique », peut-être, alors qu'il est lié en termes éditoriaux aux Deux amis

de Bourbonne, mais qu'il renvoie aussi au Voyage à Bourbonne et à Langres, absent ici, tout en résonnant d'échos multiples selon le père et selon la loi, dans l'ensemble de l'opus). On y trouve en revanche le Supplément au Voyage de Bougainville, lié thématiquement aux contes et, de l'avis général, fort « philosophique ». Pas de Rêve de D'Alembert, on le constate, ce chef d'œuvre de dialogue littéraire, ce grand texte, si informé, de poétique scientifique, sorte de comédie « philosophique » domestique et cosmique ? Il est inclassable. Où le ranger, plus tard ? En revanche, en « appendice » dans ce premier volume, voici l'Eloge de Richardson. Mais pas les textes d'escorte « philosophico-romanesques » du théâtre des années cinquante, liés de très près à La Religieuse et à l'Eloge, et comme on sait inséparables des pièces qui les accompagnent, dont ils sont partie prenante (surtout pour l'Entretien sur le Fils naturel) ? Pas Le Paradoxe sur le comédien, clé de voûte à bien des égards de la pensée et de l'art de Diderot, au-delà des étiquetages traditionnels ? Ainsi, selon une habitude aussi reçue que discutable, le « théâtre » est réuni, pour après, du côté des productions dites « esthétiques », avec les textes sur la musique, l'opéra et la danse, qui ne sauraient être séparés en effet des travaux théoriques et pratiques sur l'art de la représentation scénique, et donc des textes sur la peinture et les arts dits plastiques. Mais pourquoi le séparer des « contes » ? Comment nier la continuité absolue, de fond comme de contenu, entre « entretiens », « contes », « salons » et même « comédies », toutes « œuvres philosophiques », dont les définitions « génériques » traditionnellement reçues n'ont guère de valeur pour l'entreprise qui nous intéresse. Ce sont en fait des pièges. Et, bien sûr, nos amis éditeurs de la Pléiade le savent mieux que d'autres. Ils l'expliquent dans leurs propres travaux critiques, et en fournissent d'excellents attendus dans les présentations de chaque texte.

10 Mais alors, ces choix d'ensemble sont-ils contradictoires, et inconséquents entre eux ? Non. Pire : ils sont logiques dans leur ordre (purement extérieur), et, à mon sens, difficilement défendables sur le fond, car ils édulcorent ou dévient ce dont ils procèdent, précisément l'effet multiple et signifiant, décalé et surdéterminant, des liaisons de toutes sortes, déjà évoquées ici, et qui sont aussi bien, dirions-nous aujourd'hui, morales, ou politiques, ou épistémologiques, bref : encyclopédiquement inséparables et (pardonnez l'expression) inhiérarchisables. On pourrait bien sûr tout autant prendre l'exemple des grands textes de Diderot sur les sciences et les techniques artisanales, ou sur la théorie de la connaissance et du langage (langues et arts), ou les « textes politiques », au sein de l'Encyclopédie ou hors d'elle, ou les contributions à d'autres ensembles avérés ou cachés, ou les reprises d'autres registres, toutes questions centrales, non excentriques, dans son travail. Tous ont, à cet égard, le même statut : Diderot, en effet, les travaille ; il ne décline pas, ne répartit pas, mais il compose, déploie et reprend, réinvente dans le temps, en une élaboration toujours vivante. Telle est son autre façon d'être vivant. Il ne faudrait pas tuer cela.

11 En somme les choix difficiles de cette édition sont, sur le fond, illogiques et guère défendables, surtout dès lors que le titre général du premier volume, pas exactement bien choisi, concède Michel Delon, est « Contes et romans » : tout y est possible, ou presque – dans un espace à la fois peu déterminé et peu aménagé, peu cerné. Misère de la taxinomie. Incertitude de la notion inadéquate, intempestive, de « roman ». Douleur de l'ordre thématique, si néfaste déjà, on le sait, pour l'édition Rousseau de la Pléiade ! Horreur d'un ordre thématique « générique », pratique d'abord, détestable très vite, où l'on retrouve, non sans un certain amusement, la partition propre à la somme partielle « en devenir », conquérante, proposée en son temps par l'édition Garnier jaune : celle (avec l'apport d'Henri Bénac, puis Lucette Pérol, pour les « Œuvres romanesques ») proposée jadis par Paul Vernière. Elle a été la bénédiction de plusieurs générations d'étudiants et de professeurs. Mais ce temps est passé. Nous n'en sommes plus à l'édition pionnière. Ne peut-on donc pas sortir de ces rassemblements a priori, faussement commodes, réducteurs et artificiels ? A quoi il importe d'ajouter que cet excellent premier volume, tel qu'il est – je me suis donné le temps de le consulter et de le pratiquer avant d'en engager le compte rendu pour RDE –, procure en termes de textes et de notes de fort satisfaisantes éditions critiques, d'un degré, ou plutôt deux, moins exigeantes que celle de l'édition Hermann (DPV), ce dont on ne saurait se plaindre : c'est la bonne hausse. Il est en outre soutenu par une iconographie de qualité, et une bibliographie parfaitement

au point. Entreprise en ce sens tout à fait réussie, pour ce premier volume. Pour les quatre attendus bientôt (quand ?), pourrions-nous en dire autant, lorsque se dessinera peu à peu l'effet d'ensemble ?

12 Mais poursuivons. Le volume suivant, le deuxième, s'intitulera, on s'en doute, « Œuvres philosophiques ». Le suspens (intenable) est total quant aux choix cornéliens ou procustéens qui le maintiendront dans les limites de pages et de signes imposées par la collection. Pour le troisième volume prévu, « Œuvres esthétiques » (bien sûr), il consistera essentiellement (en masse) dans les Salons, nous dit-on. Bon choix, certes, mais que de laissés pour compte, quand on imagine tout ce que ce terme d'« esthétique » a d'historiquement et de méthodologiquement discutables (pour les mêmes raisons qu'énoncées ci-dessus, dites autrement: la critique « artistique » (ou « épistémologique », ou « politique », etc.) de Diderot est « philosophique », au sens des Lumières, elle est transverse, intégrale (non totalitaire), c'est son charme et son mérite, qui fait tant défaut à bien des travaux actuels, partagés selon des logiques disciplinaires étriquées, faussées, mutilantes. Au dernier volume enfin le soin de rassembler d'importantes restes (« articles de l'Encyclopédie et autres collaborations fragmentaires », comme le signale la « Note », *ibid.*). On peut penser que la correspondance, réunie et revue, y paraîtra en fin d'édition.

13 Clouera-t-on pour autant Michel Delon et son équipe au pilori ? Non, bien sûr. Il a eu raison, ils ont eu raison de tenter l'entreprise. Tout ce qui fait davantage et mieux connaître un Diderot plus complet dans de bonnes conditions de présentation ne peut qu'être encouragé, soutenu. Et comment faire autrement, dira-t-on, dès lors que le (trop petit) nombre des textes édités interdit quasiment le parti d'un ordre chronologique (souple et intelligent, sans doute, dans le détail, légèrement dramatisé même, pourquoi pas ?), le seul recevable pour toute édition sérieuse (et savante) de tout auteur ? Mais dès lors, en bonne logique toujours, l'argumentation se déplace. Ne reprochons pas aux modernes éditeurs de ne pas faire ce qu'ils ne sauraient faire dans les conditions qui leur sont imposées, qu'ils ont acceptées. Examinons au moins comment ils s'en expliquent. Je dois dire que, sur ce point, je ne saurais accéder à certaines des explications fournies. Elles me paraissent inutilement oblitérer la question de fond, celle qu'il importe de laisser libre de tout masque : est-il possible, est-il pensable et souhaitable d'éditer les Œuvres complètes (comprenons : asymptotiquement telles à un moment donné) de Diderot ? Est-ce une gageure ? Cette impossibilité, si elle est avérée, est-elle empirique ou de principe ? Diderot ferait-il partie d'un club très fermé, celui des inéditables absolus, au sens de l'opus complet ? (Question subsidiaire : quels sont les autres ?) Si cela était vrai, ses anciens détracteurs auraient eu raison d'accuser Diderot de s'abandonner à un irrémédiable émiettement, un éparpillement funeste, un manque flagrant de cohérence ? Ou Denis est-il si vif que nul ne puisse le fixer. Se perd-il lui-même dans ses dédales et ses éclairs, ses contradictions et ses foucades ? N'a-t-il pas pensé aussi et pratiqué l'arrêt méthodique, le module régulateur (Discours sur la poésie dramatique), le modèle idéal, notion ô combien centrale chez lui, la « méridienne » (Essai sur les règnes de Claude et de Néron), l'approximation scientifiquement contrôlée des indiscernables, au sens de Leibniz, le dictionnaire encyclopédique, ni totalisant ni thématique ni suffisant ni parfait, mais indispensable, et à refaire à et par chaque génération ? N'a-t-il pas vanté la forme fixe évolutive ou virtuelle, le texte-rhapsodie intégrant et redistribuant ses propres marges par le moyen d'une étonnante procédure énonciative auto-critique (Jacques), etc. ? Ou bien serait-ce que la fameuse girouette langroise, par une subtile et redoutable volte, aurait eu raison de Denis le Philosophe, son double, insaisissable protégée, dissemblant incessamment de soi-même : le neveu de Diderot ? Devant la Postérité, elle l'aurait perdu sans retour : plus de réputation, plus de chemin, plus de forme – plus d'œuvre ?

14 Si en effet l'ambition naïve d'édifier une « somme », surtout dogmatique, contredit la tendance profonde de l'art de Diderot, et s'expose à l'échec, rien n'interdit de proposer l'état provisoire d'un savoir : ni le fait que certains textes sont peu datables (Le Neveu), ou multiples tels (La Religieuse), qu'ils sont évolutifs, voire métamorphiques, que d'autres sont répartis selon des versions éparpillées, ou différentes (notamment de la Correspondance littéraire), ou sont masqués, enfouis, oubliés parfois par l'auteur, etc., ni surtout l'affirmation, largement vraie – mais pas complètement, cela dépend des plans où on la saisit – selon laquelle « le philosophe

s'est toujours méfié des illusions de l'origine et de l'achèvement, en métaphysique comme en poétique », ou qu'« il n'a pas le goût du point final, préférant l'invention à la mise au net, la discussion à la diffusion » (« Note sur la précédente édition », *ibid.*). J'ai déjà proposé ici quelques objections à cette position qui me paraît juste mais, si on la généralise ou l'étend hors de certaines bornes, devient excessive, puis erronée, car Diderot, qui n'échappe pas à la réflexion sur les « origines », ne cultive pas par principe, ni par goût, l'informe mouvant, il n'a pas refusé, dans nombre de cas, le point final, ni boudé la diffusion. Ne confondons pas les choses et, pour mieux nous entendre, reprenons :

15 « Le philosophe, explique Michel Delon, s'est toujours méfié des illusions de l'origine et de l'achèvement, en métaphysique comme en poétique. Il n'a pas le goût du point final, préférant l'invention à la mise au net, la discussion à la diffusion. Le devoir de prudence rencontrait une tendance littéraire. Nous avons donc fait des choix dans la sélection des textes et dans l'appareil critique. »

16 Ce qui se rencontre surtout ici, c'est une tendance alléguée (vraie et fausse) de Diderot, et la conclusion qu'en tire l'éditeur de 2004, subtilement placées bout à bout. Je ne vois pas rigoureusement en quoi la dernière phrase découle de la précédente, qui elle-même est ambiguë, inversée. Ce n'est pas Diderot, ce grand éditeur devant l'éternel, qui, noyant les repères, se refuserait à une édition de vaste ampleur. Sa manière rend très difficiles les arbitrages, ce qui n'est pas la même chose. Elle oblige à une réflexion approfondie, à un vaste travail en commun, elle nous pousse à des solutions imaginatives, comme il l'a fait lui-même. Michel Delon propose sur ce sujet d'excellentes remarques. Je ne résiste au plaisir (et au devoir) de les citer sans les tronquer ; elles le méritent ; d'autant qu'encore une fois je n'acquiesce pas à la conclusion qu'il en tire. Ce qui est en cause, c'est cet ultime passage à la limite, qui souligne très justement (en la forçant légèrement) l'« indécision des limites » du texte diderotien, pour en conclure qu'on ne saurait l'éditer que très partiellement. Bien loin de lire dans cette active et subtile porosité des sous-ensembles textuels, qui mettent inégalement en cause la notion d'identité ou d'appartenance, un verdict d'impuissance en 2004, j'y décèle une excitante invitation à la persévérance et à l'action. Cette question est vraiment moderne ; elle nous revient. Nous devons à Diderot la réponse qu'il sollicite de nous, comme le dit si bien Michel Delon :

17 « Le travail philosophique et littéraire de Diderot se développe en pleine crise des genres, dans l'éclatement de la poétique classique et la redistribution épistémologique. Il ne conçoit pas d'hypothèse scientifique sans recherche d'écriture, pas de création dramatique ou romanesque sans enjeu philosophique, pas de jeu intellectuel sans engagement politique. Aucun classement de ses ouvrages ne pourra prétendre à un ordre définitif, le travail de lecture doit prolonger le travail d'écriture dans l'hybridation formelle et la circulation conceptuelle. L'indécision des limites des éventuelles Œuvres complètes semble s'aggraver de cette hésitation sur la répartition des textes, mais l'une et l'autre deviennent le garant d'une lecture qui récuse toute certitude confortable, toute typologie définitive, toute interprétation péremptoire. On ne peut étudier l'invention matérialiste d'un univers sans début ni fin, d'un océan de matière où les formes vivantes se changent les unes dans les autres, et décider définitivement de ce qui doit appartenir à une édition de Diderot et ce qui doit en être exclu, de l'ordre et de la façon dont les textes doivent être classés. L'exemple de l'ami Denis doit inviter à une modestie joyeuse et à ce qu'on pourrait appeler un opportunisme critique. » (Préface, p. XXIX).

18 Laissons le lecteur juge. Ce qui, aujourd'hui, contraint aux coupes, c'est d'abord, à mon sens, une déplorable situation éditoriale, non un trait irrémédiable et consubstantiel au génie du Philosophe : l'indécidabilité des dates et des versions, ou la fluidité illisible des marges de son œuvre. Bien sûr, on ne doit rien arrêter, pour lui bien moins que pour d'autres. Mais c'est l'ambition d'opérer une discrimination critique pour proposer des règles éditoriales et essayer des choix scientifiques articulés, argumentés, qui doit primer. Ou alors on s'incline devant la conjoncture, en la baptisant destin. J'aime bien Michel ; mais j'aime encore mieux la vérité. Nous savons tous à quel point Diderot a pu faire de la plus dure nécessité vertu, et de vertu ironique nécessité. Imitons-le. Il nous résiste ? C'est vrai, et c'est réjouissant, en ces temps de fast food : Diderot, vrai festin de Baal, répugne aux emballages rapides. Diderot, savoureux,

consistant, résistant, résiste et résistera longtemps, pour notre bonheur comme pour celui de notre temps. Diderotiens, encore un effort.

---

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

Pierre Chartier, « Denis DIDEROT, Contes et romans », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 38 | avril 2005, mis en ligne le 09 avril 2009, Consulté le 06 février 2012. URL : <http://rde.revues.org/index4515.html>

---

---

### ***Droits d'auteur***

Propriété intellectuelle

---

***Licence portant sur le document*** : Propriété intellectuelle